

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 14

Artikel: Les pieds sous la table
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 77e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les numéros de février et mars seront adressés gratuitement à toute personne qui prendra un abonnement à dater du 1^{er} Avril.

En revenant du Simplon.

Le dimanche 2 avril, trois cents voyageurs, dont plusieurs Vaudois, ont traversé pour la première fois le tunnel du Simplon. Comme on a pu le lire dans les journaux quotidiens, ils sont demeurés en tout cinq heures et demie d'horloge dans ce souterrain de quatre lieues de longueur. Moins le bossaton de nouveau et le guillon, ce fut une mémorable partie de cave. A l'entrée, du côté suisse, on prenait, pour se mettre du cœur au ventre, un doigt de blanc, vieux fendant de Sion ou Coquimpey de Martigny, tandis qu'à la sortie sur le sol italien, de larges lampées du vin rouge de Chianti restituaient à l'organisme ce que lui avait enlevé une transpiration continue par 34,5° à l'ombre. Un des voyageurs qui, de peur de perdre la soif, s'était muni de jambon fortement assaisonné, m'avoua cependant qu'il aurait donné tous les Chianti et les fendants du monde, servis au dehors, pour trois humbles décrets du plus modeste de nos crus vaudois, à la condition de pouvoir leur faire honneur au milieu même du tunnel, sous les deux mille mètres de rocs que supporte sa voûte. Mais on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois!

Mon homme aux trois décrets se rattrapera cet automne, et bien d'autres avec lui, quand les grands express rouleront de Lausanne à Milan. En attendant, il s'estimait extrêmement heureux d'avoir pu passer déjà sous ce Simplon dont la Suisse romande attendait le percement depuis un demi-siècle.

Inutile de dire si, en regagnant les rives du Léman, on était plein d'admiration pour le génie humain et si l'on établissait des comparaisons entre ce qu'a fait pour l'humanité la petite troupe de 4000 hommes des Sulzer, des Locher, des Brandau, et ce que font faire contre cette même humanité ceux qui poussent des centaines de mille de leurs semblables à s'entregorger dans les plaines de la Mandchourie.

Avec ces impressions, sur lesquelles il serait déplacé de s'étendre dans un journal comme le *Conteur*, on en remportait deux autres, d'un ordre moins élevé, mais aussi d'une portée plus pratique. La première est que faire l'Anglais a du bon. Vous savez, aimable lecteur, que faire l'Anglais se dit chez nous de celui qui, délaissant le bon drap de Moudon ou d'Éclépens, porte des vêtements à carreaux, jaunes, puce, olivâtres, vert bouteille, ou caca d'oie, et se coiffe d'une de ces casquettes de palefreniers britanniques, dont l'usage, grâce aux cyclistes, s'est depuis peu assez généralement répandu. Admise chez les fervents de la bécanne, cette tenue est encore vue d'un œil peu sympathique par les Vaudois qui ne pédalent pas. Mais dans un caveau comme le Simplon, elle est la seule vraie. Mon compagnon aux décrets en fit l'expérience.

Il avait eu l'idée de garder pour la traversée

souterraine sa belle chemise blanche, toute fraîche empesée, son habit noir qu'il s'est fait faire au Nouvel-An pour les noces de sa fille, et son tuyau de poêle, le même qu'il mit à l'assèchement du Grand Conseil. Or il faut expliquer que ce premier train du Simplon ne se composait pas de voitures de luxe des Chemins de fer fédéraux; c'était une interminable chaîne de waggons à ciel ouvert, avec des bancs de bois à deux et à trois places. Le charbon des locomotives, la buée chaude du tunnel, l'huile des lampes des mineurs, tout cela leur avait donné une patine, pittoresque assurément, mais qui avait l'inconvénient de déteindre sur vos mains et vos habits. Ce vernis simplonien ne se remarquait guère sur la redingote de mon compagnon; mais, ainsi qu'il le vit plus tard avec consternation, c'est elle qui noircissait à son tour tout ce qui entraînait en contact avec elle.

Durant les deux premiers kilomètres, tout alla cependant assez bien. Les surprises commencèrent à l'endroit où les ingénieurs se mirent à crier, en français, en allemand et en italien: « Otez vos pardessus, si vous ne voulez pas étouffer! » Ceux qui n'avaient pas de pardessus, mirent habit bas. Alors ce furent les manches, le col et le devant de la chemise, ainsi que le gilet, qui firent la connaissance de l'enduit des waggons, puis des petites douches que la voûte vous envoyait de temps à autre.

Plus loin, les trois langues nationales se firent entendre dans des ordres auxquels nul ne résistait: « La tête sur vos genoux, ou vous êtes morts! » On traversait un espace où le plafond du tunnel est encore si bas que, sans la vigilance des cicérons, les trois cents voyageurs eussent été décapités. Ici, le chapeau haute forme devint une chose sans nom.

Pénétrer en pareil équipage sur le territoire italien couvert de gendarmes et de pioupious eût pu réserver de vilaines surprises. Heureusement que la petite cocarde blanche et or, portant le chiffre du Simplon, servait de passeport! Et puis, le programme d'Iselle ne parlait pas d'habits de cérémonie. Mais au grand banquet de Brigue, à côté des fracs des hommes d'Etat, des uniformes des généraux italiens, des robes violettes des évêques de Sion et de Novarre, on ne pouvait sans vergogne se présenter comme un homme qui aurait piqué une tête dans une cuve de cambouis. Or, ceux-là seuls qui, avec leur pet-en-l'air et leur petite casquette, avaient fait les Anglais, ceux-là firent peau neuve assez aisément, à grand renfort de savon. Les autres eurent un mal infini à donner à leur toilette une touche un peu décente. Quant à mon homme, il dut faire emplette d'une autre chemise blanche et emprunter chapeau et habit à un garçon d'hôtel, si bien qu'il ne s'attabla que longtemps après qu'on eut servi le potage: « Si on perce un nouveau Simplon et qu'on m'y invite encore, je ne mangerai certes pas de faire l'Anglais! » me dit-il.

« Moi, ajouta un autre, je me mettrai à faire aussi l'Allemand et l'Italien, ne fût-ce que pour comprendre quelque chose aux toasts! »

Il est de fait que si MM. Camille Décoppet,

Colomb et Dind, n'avaient pas pris la parole, les convives de Brigue n'auraient entendu que des orateurs italiens, allemands ou suisses allemands. Pour les ingénieurs, c'était tout un. Ces diables d'hommes comprennent et parlent toutes les langues! Mais il n'en allait pas de même de leurs invités. Nombre d'entre eux ont amèrement déploré l'indigence de leurs connaissances linguistiques. Et la troisième impression qu'ils remportent de là-bas, c'est que pour retirer d'un voyage à travers le Simplon tout le plaisir possible, il faut décidément imiter nos Confédérés et apprendre, avec la langue de Schiller, celle de ceux qui sont devenus maintenant nos proches voisins. Cela pourra même être utile ailleurs que dans des voyages de plaisir.

V. F.

C'était le bon temps. — Il y a bien des années de cela. Un agent de police, un bleu, armé de sa canne à pommeau d'argent, conduisait un malfaiteur à la prison de l'Évêché.

A la rue St-Etienne, l'agent entre au café du Tribunal, laissant naturellement son client à la porte.

— Attendez-voilà un moment, fait-il à ce dernier. Et puis ne vous avisez pas de bouger, au moins. Si vous filez, vous aurez à faire à moi.

Le malfaiteur attendit docilement que le policier ait bu sa chopine de petit blanc.

— Ah! vous êtes enco là; à la bonne heure. Et bien, via pour le clou, à présent.

Ri.

Les pieds sous la table.

Nous autres Vaudois, ne sommes pas toujours d'accord avec *Le Genevois*, lorsqu'il parle des voies françaises d'accès au Simplon. Cela est sans doute le fait de la divergence des intérêts genevois et vaudois, en cette occurrence. Or, chacun défendant mordicus les siens — comme c'est son droit, d'ailleurs — il n'est pas aisé de s'entendre; d'autant qu'on ne voit pas trop sur quel point se pourrait tenter la conciliation, bien, dit-on, que tout chemin mène à Rome.

Espérons cependant que, de part et d'autre, on s'efforcera de prévenir un refroidissement dans des relations anciennes et qui n'ont jamais été troublées, sinon par de petites questions de mitoyenneté, inévitables, et une misérable affaire d'eau, dont les crus fameux de Crêpy et du Dézaley finirent par avoir raison. C'était d'ailleurs la faute de la mappemonde. Elle penche, paraît-il, du côté du canton de Vaud; les Genevois n'y peuvent rien.

Mais, nous avons applaudi l'autre jour des deux mains à un article du même journal, intitulé « Manger ». L'auteur de cet article, qui signe Jacques Tournebroke, se plaint avec raison qu'on ne sait plus manger, partant, plus causer.

Rassurez-vous; il ne s'agit pas ici de « la règle du manger et du boire », selon les médecins d'aujourd'hui, et qui est justement l'antipode et la persécutrice acharnée de la coutume

dont nous déplorons la graduelle disparition. Il s'agit de « l'art de manger », ce qui est une tout autre chose à laquelle nos pères et leurs médecins eux-mêmes vouaient un véritable culte.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer,
Et pour choquer,
Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquaient,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire
Et puis ils buvaient pour trinquer.

Et c'est encore Béranger qui a dit :

Du dîner, j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits ;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !

A son doux tictac, un jour, les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Combien Béranger avait raison et quel dommage que nous ne soyons plus comme les gens de son époque, qui prenaient le temps de vivre et de jouir de l'existence.

« Nous devenons prodigieusement bêtes, remarque l'écrivain du *Genevois*, oui, bêtes ; et il n'y a là nul paradoxe, malheureusement. Or, quand on devient bête, on n'est plus gourmet.

« Entendons-nous ; si je dis que nous devenons bêtes, je n'entends pas laisser croire que l'intelligence humaine regresse. Elle s'oriente seulement trop du côté utilitaire ; elle applique, dans la partie gastronomique, la maxime d'Harpagon : « Il faut manger pour vivre, non pas vivre pour manger... »

« Sans doute, il ne faut pas vivre uniquement pour manger ; mais non moins évidemment il faut s'arranger, quand on le peut, pour bien manger. C'est là ce qui, quant au goût, nous différencie essentiellement de la bête. J'avais donc raison de dire que nous devenions prodigieusement bêtes, puisque nous ne savons plus manger.

« Au fait, si l'on ne sait plus manger, cela tient surtout à une autre décadence de l'esprit humain ; on ne sait plus « causer ». La vapeur et l'électricité ont tué l'esprit. Il va de soi que, dès qu'on ne sait plus « causer », on n'éprouve guère de plaisir à demeurer à table. On mange alors pour vivre et on mange mal ; et, par contre-coup, on pense mal.

« On en a fini avec les dîners d'amis experts en la chère exquise. Que voulez-vous ? On parle politique. Or, s'il est une chose au monde qui donne mauvais estomac, c'est bien cet apéritif ou ce digestif... indigeste par excellence. Connaissiez-vous encore des compagnies de bons vivants où l'on narre l'anecdote tout en décortiquant des écrevisses et en sablant le Sauterne ? Plus d'anecdotes... Tallement des Réaux, Mme de Sévigné, Voltaire, Diderot, Brillat-Savarin, Aurélien Scholl sont morts et bien morts.

« L'évolution nous entraîne peu à peu, mais irrésistiblement, vers les comprimés alimentaires ; d'infâmes mélanges chimiques remplaceront, un jour, le faisandé à la Périgieuse ou le sole normande. »

Heureux temps où l'on portera avec soi, dans sa poche de gilet, un dîner qu'on avalera d'un coup de langue, comme une pilule.

Pour quelques minutes gagnées, que de bonnes choses et que de beaux moments perdus !

Oh ! oui, c'est triste à dire, mais nous devenons bêtes, bien bêtes !

Cruel oublié.

Un de nos amis a été le témoin de la scène suivante, la semaine dernière, à la gare de Zurich.

Un tout jeune couple, étroitement enlacé, se dirige vers un train qui va partir. A leurs regards tendres, aux longs baisers qu'ils se donnent au moment où les contrôleurs ferment les portières, on devine des époux en pleine lune de miel. Lui s'est élancé dans un compartiment ; elle, venue pour l'accompagner, demeure immobile sur le quai, les yeux fixés sur la voiture d'où le bien-aimé va lui lancer encore un doux : Au revoir ! Tout à coup, un flot de vapeur sortant on ne sait d'où enveloppe voyageurs et wagons. L'épouse, anxieuse, cherche à percer ce brouillard pour voir une dernière fois le visage de l' élu de son cœur. Vains efforts, hélas ! Elle s'agite, elle court en avant, en arrière, elle perd la tête. Le train s'ébranle et, comme le prophète Elie, le mari s'envole dans un nuage...

Le dernier wagon a disparu depuis longtemps à l'horizon, et la pauvre délaissée est restée là, sur le quai, comme pétrifiée. Mais au bout d'un instant, elle se ranime et, se tortillant les mains, avec un air de consternation ;

— Mon Dieu, mon Dieu ! j'ai oublié de pleurer !

« Au pont d'Arcole ! »

Fabrique de pommes de terre nouvelles.

Les pommes de terre nouvelles ont fait leur apparition. En attendant les nôtres, ces prémices nous viennent de France.

A la vue d'une corbeille de ces tubercules, un de nos lecteurs, avec qui nous faisons, mercredi, un tour de marché, nous conta ce qui suit :

« Tandis que j'habitais Paris, je fis de fréquentes visites à une « fabrique de pommes de terre nouvelles », installée jadis sous le pont d'Arcole.

« Je ne sais si cette industrie existe toujours ; en tout cas, elle était très curieuse. On coupait en plusieurs morceaux, après les avoir pelées, de vieilles pommes de terre ; on jetait ces morceaux, avec de gros sable et de l'eau acidulée de vinaigre, dans un tonneau que l'on tournait avec une manivelle. L'opération se prolongeait jusqu'à ce que les morceaux de pommes de terre se soient arrondis par le frottement avec le gravier. Ainsi préparées, ces pommes ressemblaient à s'y méprendre à des pommes de terre nouvelles et je les ai vu vendre aux halles centrales avec une étiquette indiquant : *Pommes de terre nouvelles d'Algérie.* »

Apprentissage.

On nous écrit :

« L'avis que vous avez reproduit samedi dernier : « On demande une domestique sachant cuire et soigner les enfants » m'engage à vous adresser le suivant, que je coupai jadis dans le *Journal de Genève* :

« Une jeune personne parlant le français et l'allemand désire apprendre à cuire sous un bon chef ; elle est prête à faire une petite rémunération. S'adresser, etc. »

Sami à Liodi et la barquietta.

Démorave pè vè lo Tsalé-à-Goubet, Sami à Liodi, dè coûte lè bou dâo Grand-Dzorât, iò lè renâ sè baillant la bouna né. Crayo prâo que sè père et mère-grand lâi restâvant dza, po cein que lè dzein desant vè Liodi, quemet l'arant de à Corsalle âo bin à Mollie-Saudzon. Cein vègnâ de vilho. Lâi, Sami, n'îre jamé saillâ, l'avâi z'u ètâ franc dâo militéro et diabe lo pi que l'arâi su sè conduire pè lè tserrâire

de Lozena. Ne lâi îre d'ailleu vègnâi que do coups : on iadzo po passâ la vesita, à veing ans, et on outro coup po atsetâ dâi petti caions que lâi fasânt bin falta du que l'avâi tî sa grocha gouda qu'avâi bin trâi âo quatr'ans, câ Sami ètâi on boquet conservateu et gar dâve sè bétion gran tein. Ma, dein lo bou, pas fotu d'ein trovâ ion à lî : pouâve vo dere iò l'avâi dâi tanne, dâi nids d'ètiâiru, dâo galé neteyâdzo, dâi biau fourrons. Lo bou ètâi sor pâilo, assebin quand restâve pè l'ottô. lè py seimbliâvant sè subyâ : « Io î-te, Sami ? » et lè z'agasse : « Que fa-te, Sami ? »

Ma Sami n'avâi jamé guegni lo lè de proutso adan, onna demèinde la vèprâ, mode po *Lo vaua*, quemet l'appelâve tot cein qu'îre âo bou dâu lè. Quand fu arrevâ pè Outsy, cò l'a ètâ èbâhi ? l'è bin noutron Sami. Peinsâ-vo vâi atant d'iguie, oncora que ne vayâi rein que lè coutset. « T'î possibillio ! que sè desâi, que sè dinse tota à la mima pllièce, c'iguie, quema se ne sarâi pas plliè quemoudo s'ein avâi on bocon mè pè lè Liaisè, iò lè riò l'è à châ quasu tot lo tsautèin. Tè manerâi ! » Cein l'amusâve de vèrè lè barquietta, que l'allâvan su lo lè, et lè galèze liquietta que felâvant quemet l'ouâre et on hommo avoué dâo grands âfère ein bou, mince à n'cn bet. Fiezâi su l'iguie, que cein fasâi dâi dzinellâie de la mètsance. Sami l'arâi bin voliu alâ dein ellian quicè su lo lè ; à la vi que clîi pessounâ fu prâo proutso, lo subye et lâi de dinse :

— Dite-vâi, vo que vo z'âi l'air de cougnaitr oquie perquie, porrâi-vo pas mè prèdre dè coûte-vo on momeint ?

— Bin se on vâo, so repond l'autro, veni pl Sami s'eimbreye et... rrau, ie châtè dèdè la barquietta que sè met à tracî, iò noutron Dzorâtâ n'îre pardieu pas à fita. Lo lè brassâve et la liquietta sè clinnâve ; dâi cou seimbliâve que l'allâve sè reimpliâ, adans terive râ de l'autro coté tant que vesâve quasu. Einfîn quie ! po tot dere l'îre quemet su on nid de vouipe. Justameint lo lè brassâve dzo, et la barqua qu'uvâtâve, caludzive, sè clinnâve, sè breinnâve, sè redressive, tandè que Sami teimpêtâve, djurâve et sacreflîve : « Mè bourlâ que resto mè ici, tsaravoutâ, lè po mè neyî, mè bourlâ se vu pas m'ein allâ.

— Eh bin, va que sâi de, lâi fâ lo pessounâ câ vayâi Sami fère son dètertîn et ître tî passâ, blân qu'on panaman. Lâi a pas, l'è épouâri à tsavon et quand fu arrevâ à trâi dâo bor, n'attènd pas son compto et d'om cambliâve sè trâove su lè melion dâo lè. Adan ie sè revire vè lo pessounâ et lâi fâ :

— Ah ! tsaravoutâ ! te voliâve mè neyî ! E bin, vin vâi on coup âo Tsalé-à-Goubet avou ta sacrè barquietta po vèrè quemet on tè l'ar craserâ !

MARC A LOUIS.

L'âme du commerce.

A Nyon, l'autre jour ; saisi au passage :

— Dites-moi, vous ne sauriez pas, par hasard, où je trouverais un fox-terrier, un pur ?

— Une fox-terrier ?... Attendez donc. Mais, fu je gonnais une, superbe et de toute bureté, lè pas di tout cher ; seulement deux cents francs.

— Oh ! voilà, pas cher, pas cher. Je ne pei saîs consacrer que cent cinquante francs à çâ achat.

— Gu'est-ce que c'est que cinquante francs de plis, quand le marchandise il est de toute première qualité.

— Eh bien, nous verrons ; je ne dis pas non. J'attends de voir.

Les deux interlocuteurs viennent de se quitter à peine, lorsque le vendeur hèle un de ses amis, qui passe.

— Hé ! Isaac, adié. Dis, gu'est-ce que c'est une fox-terrier ; che fiens de fendre une ?